

FRIEDRICH GEORG JÜNGER

*La Perfection de la technique*

Traduit de l'allemand, présenté et annoté par  
NICOLAS BRIAND

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2018

TITRE ORIGINAL  
*Die Perfektion der Technik*

Le livre 1 du présent ouvrage a paru pour la première fois en 1944 chez l'éditeur Vittorio Klostermann à Francfort-sur-le-Main, sous le titre *Über die Perfektion der Technik*.

Les exemplaires de cette édition ayant été presque tous détruits lors du bombardement aérien sur Fribourg-en-Brisgau du 27 novembre 1944, la première édition normalement disponible pour le public a paru en 1946 chez Klostermann, sous le titre *Die Perfektion der Technik*.

Le texte *Les Guerres mondiales* a paru pour la première fois en 1949, en annexe d'une nouvelle édition de *Die Perfektion der Technik* chez Klostermann, sous le titre *Die Weltkriege*.

Le livre 2 a paru pour la première fois en 1949 chez Klostermann, sous le titre *Maschine und Eigentum*.

Le tout, fondu en un seul ouvrage, a paru pour la première fois en 1953 chez Klostermann, sous le titre *Die Perfektion der Technik*.

© Vittorio Klostermann GmbH, Frankfurt am Main, 1944. 8th print run 2010.

© Éditions Allia, Paris, 2018, pour la traduction française.

DE JÜNGER À JÜNGER  
(ET INVERSEMENT)

CETTE TRADUCTION est d'abord née d'un étonnement à l'endroit d'une si longue absence. Ernst Jünger est, en France, traduit, édité, commenté, étudié, biographié, admiré et honni, encensé et vilipendé jusqu'à plus soif et, consécration suprême, "pléiadisé". Friedrich Georg Jünger, de trois ans son cadet, a publié une quarantaine d'ouvrages de son vivant, dont un bon tiers est constitué de recueils de poèmes, le reste, d'un nombre conséquent de nouvelles, de deux romans (un troisième a paru à titre posthume), de deux livres de souvenirs, d'une pièce de théâtre et d'essais sur toutes sortes de sujets (la littérature, la technique, les jeux, le comique, la mythologie grecque, Nietzsche, la théorie de l'évolution). De cette masse, le public français ignore presque tout<sup>1</sup>.

Certes, l'œuvre d'un écrivain n'engage que lui, et le talent littéraire n'est pas forcément une tare de famille. Mais quelques petits indices laissent penser que la fraternité de ces deux-là dépassait les liens du sang, qu'entre eux l'échange était permanent et réciproque, et même que, dans le domaine de la réflexion pure, l'aîné n'était peut-être pas celui que l'on croit. À commencer par les déclarations de Ernst Jünger lui-même qui, à de nombreuses reprises, a souligné l'importance du dialogue fraternel pour la maturation de son œuvre. Dans ses propos, on sent une pointe de culpabilité eu égard à l'attention et la célébrité entourant son travail qui n'ont cessé de s'amplifier au fil du temps tandis que le nom de son frère, mort bien avant lui, tombait peu à peu dans l'oubli.

I

SI Friedrich Georg Jünger comptait sur la guerre pour surmonter son complexe du cadet, c'est plutôt raté. Comme

1. À l'exception notable de l'ouvrage *Les Titans et les dieux*, paru chez Krisis en 2012, un recueil de textes extraits de plusieurs de ses essais sur la mythologie grecque, traduits et présentés par François Poncet.

Son premier écrit politique *Le Nationalisme en ordre de bataille* a également été traduit par Karine Moeglin, Strasbourg, université de Strasbourg, 1992.

Ernst, comme des milliers de jeunes gens en Allemagne et en Europe, Friedrich Georg voit dans la guerre un formidable terrain d'aventure et une échappatoire à son milieu social et familial. En septembre 1914, il a tout juste seize ans, il est donc trop jeune pour s'engager; il rongé son frein en lisant les lettres envoyées du front par son frère aîné. C'est seulement en juillet 1916 qu'il peut s'engager comme volontaire, dans le même régiment que Ernst. Il est d'abord cantonné dans des travaux logistiques loin du front puis part en formation. Son véritable baptême du feu a lieu en juillet 1917, lors de la troisième bataille d'Ypres, en Flandre occidentale, face aux Anglais. Et c'est pour se faire dézinguer dès son premier engagement par deux éclats de shrapnel, sans avoir pu tirer une seule balle. Pis: le lieutenant Ernst Jünger étant dans les parages et ayant eu vent de l'affaire, vient à sa rescousse en montant une mission de sauvetage sous le feu de l'ennemi; il trouve son frère en fâcheuse posture après avoir passé treize heures au fond d'un trou d'obus, et l'évacue vers l'arrière, le sauvant ainsi d'une mort quasi certaine. L'événement est dûment relaté dans *Orages d'acier*<sup>1</sup>, son journal de guerre. L'aventure guerrière de F. G. Jünger est terminée pour toujours et la dette fraternelle est désormais gravée dans le marbre de la littérature.

C'est peut-être la frustration de n'avoir pu donner sa mesure sur le terrain des armes qui explique que Friedrich Georg soit encore plus radical, plus politiquement incorrect que Ernst dans ses premiers écrits politiques des années 1920. Mais si les deux frères ont les mêmes engagements politiques et les mêmes goûts littéraires, c'est finalement la question de la technique qui va permettre au cadet de se démarquer de son aîné.

En 1939, Ernst Jünger écrit *Sur les falaises de marbre*, son roman le plus célèbre, qu'il parvient à faire publier juste avant sa mobilisation dans la Wehrmacht pour la bataille de France. Pendant ce temps, Friedrich Georg travaille à un essai sur la technique. L'ouvrage est terminé en juillet 1939 et porte le titre *Illusions de la technique*. L'éditeur est la Hanseatische Verlagsanstalt de Hambourg, qui avait déjà publié des recueils de poèmes de F. G. Jünger, de même que *Le Travailleur* (1932) de E. Jünger.

1. Ernst Jünger, *Journaux de guerre 1, 1914-1918*, trad. J. Hervier, H. Plard et F. Poncet, Paris, Gallimard, coll. de la Pléiade, 2008, p. 147.

L'ouvrage est composé dès mars 1940, mais l'éditeur avertit son auteur des risques de censure et lui conseille de modifier son texte. Friedrich Georg accepte. Le texte, amendé, est représenté au même éditeur et composé à nouveau, mais cette composition est complètement détruite par le bombardement britannique sur Hambourg du 27 juillet 1942. En 1943, l'ouvrage est repris par l'éditeur Vittorio Klostermann, avec cette fois pour titre *Sur la perfection de la technique*. Il est de nouveau composé et imprimé à trois mille exemplaires, mais le bombardement britannique sur Fribourg-en-Brisgau du 27 novembre 1944 détruit presque entièrement cette première édition prête à être diffusée. Les quelques rares exemplaires qui ont échappé à cet autodafé tombé du ciel sont aujourd'hui âprement recherchés par les bibliophiles. Avec l'ironie distanciée qui le caractérise, Ernst Jünger relève l'incident dans son journal de guerre : "On dirait, pour un peu, que la technique voudrait en empêcher la publication, car deux fois déjà les formes de ce livre, toutes prêtes, ont fondu à Hambourg."<sup>1</sup> Cette gigantomachie entre l'Imprimerie et l'Aviation guerrière trouve finalement son terme en mars 1946 lorsque l'ouvrage paraît chez Klostermann sous son titre définitif : *La Perfection de la technique*.

L'édition de 1946 constitue donc la première édition véritable. En 1949, année où sort la deuxième, Friedrich Georg publie également un second ouvrage sur la technique : *Machine et Propriété*. Lors de la troisième édition en 1953, l'auteur décide de fondre ces deux ouvrages en un seul. C'est la version de 1953 qu'il faut considérer comme l'édition de dernière main et que nous publions ici.

Le présent ouvrage est donc l'empilement de trois textes qui ont d'abord été rédigés séparément :

1. *La Perfection de la technique*, écrit en 1939, une fois autocensuré par son auteur sur le conseil de son éditeur, deux fois mis au pilon par la Royal Air Force pendant la guerre et finalement rendu accessible au public en 1946.

2. *Les Guerres mondiales*. Ce court texte intercalaire a été placé en annexe de la deuxième édition de *La Perfection* en 1949. D'après

1. Ernst Jünger, *Journaux de guerre II, 1939-1948*, 13 décembre 1944, trad. F. de Towarnicki et H. Plard, Paris, Gallimard, coll. de la Pléiade, 2008, p. 774.

une indication dans le journal de F. G. Jünger, il a été rédigé à la fin de la guerre<sup>1</sup>.

3. *Machine et Propriété*, d'abord publié en 1949 comme ouvrage en tant que tel et ajouté ensuite comme seconde partie de *La Perfection* à partir de 1953. L'auteur y défend l'idée a priori contre-intuitive que le capitalisme moderne détruit la propriété privée. Il est ici utile de préciser que F. G. Jünger a fait des études de droit après la guerre et qu'il a soutenu sa thèse de doctorat en 1924 sur "la propriété par étages" (c'est-à-dire sur les immeubles en copropriété dont chaque copropriétaire possède un étage). Il a ensuite occupé un poste de juriste dans l'administration pendant quelques années. F. G. Jünger est donc juriste de formation et de profession, spécialiste du droit réel.

## 2

BIEN que F. G. Jünger ne le cite jamais, *La Perfection de la technique* est évidemment une réponse au *Travailleur* de E. Jünger paru en 1932. *Le Travailleur* se veut à la fois un bilan du monde moderne, une tentative de dépassement de la défaite allemande de 1918 et une perspective pour l'avenir.

Sur les deux premiers points, les deux frères Jünger s'accordent, mais c'est la partie prospective et programmatique de l'essai qui les divise. Selon E. Jünger, à l'issue du mouvement qui va s'accéléralant, la "figure du Travailleur", distincte des travailleurs de chair et d'os, aura vaincu en tous lieux la démocratie bourgeoise, imposant à l'Allemagne une paix dans des conditions si infamantes, au profit du règne planétaire d'une synthèse inédite du mécanique et de l'organique, d'une "construction organique" qui mettra un terme à la marche du progrès pour une nouvelle stabilité. "La perfection de la technique n'est rien d'autre que l'un des traits distinctifs de l'achèvement de la mobilisation totale dans laquelle nous sommes pris" (*Le Travailleur*, § 50).

1. "Je me suis employé à un opuscule, auquel j'aimerais donner pour titre *Deux guerres mondiales*." Journal de F. G. Jünger à la date du 26 octobre 1944. Ce journal ainsi que la correspondance entre les deux frères sont inédits mais consultables au Deutsches Literaturarchiv (DLA) à Marbach.

Pour comprendre l'origine de la vision manifestement utopique de E. Jünger, il faut rappeler son passé de militant politique entre son départ de l'Armée en 1923 et la publication du *Travailleur* en 1932, dont la période la plus active se situe entre 1924 et 1928. Il publie annuellement des dizaines de textes, dirige des revues, rencontre des dirigeants du camp nationaliste (qu'on appellerait aujourd'hui l'extrême droite), tente de les fédérer, témoigne en justice lorsque certains sont mis en cause. Mais il reproche fondamentalement deux choses aux nationalistes : ils s'opposent farouchement aux communistes alors que ceux-ci ont su développer un savoir-faire dans la prise de pouvoir violente dont les nationalistes devraient s'inspirer. Sans la participation des masses ouvrières, les nationalistes n'ont aucune chance de faire triompher l'insurrection qui vient. Et surtout, les nationalistes misent sur le légalisme, ils jouent le jeu de la démocratie libérale, espérant parvenir au pouvoir en respectant les règles pour seulement ensuite mettre leurs idées en application, ils se démarquent (au moins officiellement) de toute action violente. Une telle attitude exaspère E. Jünger pour qui la politique est la continuation de la guerre par d'autres moyens. Il fonde tous ses espoirs dans le combat : guerre, guerre civile ou révolution ; c'est pourquoi il tient beaucoup à se désigner lui-même comme nationaliste et non comme patriote, comme révolutionnaire et non comme réactionnaire.

Mais à partir de 1929 environ, il est bien obligé de constater l'échec de son combat politique. Les nationalistes, et notamment les nationaux-socialistes, optent de plus en plus ouvertement pour la voix légale de l'élection. Du point de vue des frères Jünger, ils pactisent avec le régime honni de Weimar, et toute victoire électorale des nationalistes sera obligatoirement viciée dès le départ, précisément parce qu'elle sera électorale.

*Le Travailleur* est le produit littéraire de cette déception ; il a été voulu et conçu par E. Jünger comme son adieu à la politique. Placer cet adieu sous la figure tutélaire du travailleur était une provocation subtile à l'adresse de la gauche : il vole le totem le plus sacré du camp d'en face pour le planter dans son propre jardin. Mais c'est davantage un pied de nez à ses anciens camarades du camp nationaliste, qui décidément ne comprennent rien au mouvement de l'histoire et trahissent les idéaux si chèrement défendus sous les orages d'acier. *Le Travailleur* est le tombeau littéraire d'un soldat devenu militant politique devenu écrivain.

POLITIQUEMENT, les deux frères suivent la même ligne mais F. G. Jünger est d'avis que son aîné fait preuve de beaucoup trop d'optimisme vis-à-vis du progrès de la technique. E. Jünger tente de placer cette divergence sous le signe de la complémentarité :

“Mon *Travailleur* et les *Illusions de la technique* de Friedrich Georg sont comme le négatif et le positif d'une photographie – cette simultanéité de nos démarches indique une objectivité nouvelle, tandis que l'esprit étroit n'y verra que contradiction.”<sup>1</sup>

Ce passage de son journal figurait d'abord dans une lettre à F. G. Jünger, qui lui répond :

“La remarque sur les *Illusions* a une certaine justesse. Cependant, leur relation au *Travailleur* doit être plus précisément établie car celui-ci est la prémisse qui a mis au jour l'entièreté du processus et en a souligné les lois. [...] Ce qui me frappa fut le constat que tout le domaine de la technique prend de plus en plus le caractère d'une exploitation brutale. Le reproche que les socialistes firent au capital vaut désormais universellement et s'adresse au travailleur et à quiconque vit au sein de l'organisation technique et l'approuve. À nous tous donc. C'est cette relation foncièrement hostile envers notre mère la Terre, construite uniquement sur la contrainte, qui m'inquiéta d'abord. Le technicien croit encore qu'une telle relation est à sens unique et qu'elle n'appelle aucune conséquence. Je pense au contraire que bientôt, plus personne ne doutera des coups d'échecs de l'adversaire.”<sup>2</sup>

Cette différence de vue apparaît clairement dans la notion symptomatique de “travailleur”, dont E. Jünger gomme systématiquement toutes les connotations négatives, toute trace de condition prolétaire, pour en faire le héros d'un mouvement qu'il est censé diriger. F. G. Jünger pense pour sa part que le moteur de ce mouvement n'est pas le travailleur mais la machine, dont celui-ci n'est que le servent et le serviteur. Il le dit ici :

“On ne saurait nommer travailleur [*Arbeiter*], au sens nouveau du terme, celui qui dans ses tâches n'est aucunement soumis à des procédés mécaniques. Le paysan, l'artisan et le commerçant ne sont donc pas des travailleurs dans cette nouvelle acception,

1. Ernst Jünger, *Journaux de guerre II*, op. cit., 11 mars 1944, p. 674.

2. Lettre de F. G. Jünger à E. Jünger du 11 avril 1944, copie DLA.

*La Perfection de la technique*



## REMARQUE PRÉLIMINAIRE

CE VOLUME réunit *La Perfection de la technique* et *Machine et Propriété*. Les deux ouvrages, qui ont paru l'un après l'autre et se distinguent par l'angle d'attaque de l'investigation, étaient destinés à ne faire qu'un.

*La Perfection de la technique*, commencé au printemps 1939 et achevé à l'été de la même année, ne put paraître qu'en 1946. Une publication pendant les années de guerre s'avéra impossible. Néanmoins, le manuscrit fut composé deux fois, par mon éditeur Benno Ziegler à Hambourg et par Vittorio Klostermann à Francfort-sur-le-Main. La composition à Hambourg ainsi que l'édition, prête à être diffusée, à Fribourg-en-Brisgau, furent entièrement détruites par des bombardements, hormis quelques rares exemplaires. Dans le même temps, l'imprimeur Victor Hammer à Lexington, Kentucky, USA, qui possédait un manuscrit, en imprima manuellement avec l'aide de son fils neuf exemplaires jusqu'à la page soixante. Ce travail laborieux et méticuleux devait prévenir la perte du manuscrit. Je lui dois, ainsi qu'à son fils et à mes éditeurs, mon entière gratitude pour leurs efforts. Toute entreprise n'arrive pas à son terme, mais la vie nous enseigne que les peines de la tentative, même de celle qui n'aboutit pas, peuvent receler plus de force, de bonne volonté et de sollicitude que la réussite facile.

Par la même occasion, je remercie également les lecteurs qui me firent savoir sans détour que l'impression de livres tels que *La Perfection de la technique* et *Machine et Propriété* devrait être empêchée et interdite. Ils surestiment le pouvoir de la censure mais aussi celui du mot imprimé. Les pensées, quels que soient leurs contenus, proviennent de points de contact, et un contact présuppose une résistance. Les livres peuvent être interdits, non les mouvements qui les précèdent lorsqu'ils doivent se produire, non les points de contact, non les résistances, non les expériences. Quiconque lira attentivement ce nouveau livre remarquera qu'il se nourrit d'expériences renouvelées et douloureuses. J'aurais préféré ne pas avoir à l'écrire. De fait, le sujet auquel je me suis confronté n'a rien de fortuit, et le moment de sa survenue

n'est le fruit ni d'un caprice ni du hasard. La question des limites de la mécanique, des limites du domaine technique automatisé, ne pourra plus cesser de nous inquiéter. Aucun technicien ne pourra l'empêcher. En ce domaine, les interdits ne mènent à rien, et là où ils existent, ils ne changent rien, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent dissimuler l'intégration du travailleur dans l'appareillage et l'organisation. Aujourd'hui, après la Seconde Guerre mondiale, la situation de tous les États ressemble à celle de navires qui, avec une machinerie parfaitement intacte et fonctionnant correctement, foncent sur un iceberg inconnu.

Au sujet du dogmatisme du technicien, on peut dire ceci : il n'est pas moins rude que celui du théologien, et tout autant couronné de succès. Le savoir du technicien, qui se rapporte à la perpétuation de l'appareillage et de l'organisation, n'est pas à l'origine de ce dogmatisme, car ici une invention en ruine perpétuellement une autre et chaque nouvelle envoie les précédentes à la ferraille. Le technicien est dogmatique non par son savoir mais par la foi en son savoir. Il ne réfléchit pas à la valeur de connaissance de son savoir ni ne la met en doute. Pis encore, il ne tolère pas que d'autres questionnent la valeur de connaissance de ce savoir et émettent des doutes. La critique émise par des techniciens à l'endroit de *La Perfection* et de *Machine et Propriété* m'a d'abord surpris par son dogmatisme non dissimulé. Rejet sans justification, pure allégation, confiance inconditionnelle en un avenir à conquérir par les machines forment le résultat de la somme des objections. Sans compter la description de nouvelles installations gigantesques, d'usines tirant parti de l'énergie du soleil et des océans, et amorçant des réactions en chaîne. La dégradation a pris une telle ampleur que l'on doit absolument s'enquérir de nouvelles méthodes d'exploitation. Même sur la Lune, des gisements exploitables pourraient exister. Certes, il s'y trouve sans doute quelque chose. Mais tout ceci n'empêche pas qu'un mécanicien enthousiaste soit un être insupportable. Même le possible, l'atteignable, se mue en escroquerie par son enthousiasme. La partialité grossière de tels calculs – qui négligent complètement que le cours de toutes les actions et réactions mécaniquement mises en branle, incluant donc des réactions en chaîne,

touche à l'homme et rejaillit sur lui – à quelque chose d'insupportable. Je n'ai par ailleurs nulle envie de discuter avec les employés et les agents de l'un des nombreux plans mis en œuvre aujourd'hui, ceux d'un plan quadriennal ou quinquennal, dont des scientifiques, des techniciens mais aussi des poètes qui, conformément à celui-ci, entonnent les louanges d'un combinat sidérurgique ou d'une usine de roulements à billes. On ne peut dialoguer avec ces gens-là puisqu'ils ne participent plus à la discussion mais militent. La transformation de l'interlocuteur en militant caractérise la dogmatisation des fondements de la croyance en un mouvement mécanique.

Parvenir à un accord s'avère difficile, mais pas absolument impossible. Ainsi, si ce n'est tout le monde, la plupart des gens conviendront que le beurre frais est meilleur que le rance. Ils préféreront également celui de lait de vache à la margarine, même enrichie en vitamines, comme on en trouve aujourd'hui. On laissera l'avis contraire aux possesseurs d'usines de margarine et d'usines chimiques fabriquant les produits vitaminés. Il est également possible de parvenir à un accord sur des questions techniques, mais cela se complique lorsqu'il s'agit de s'entendre sur une problématique qui tente de limiter le domaine technique lui-même, et réfléchit aux répercussions sur l'homme d'une mécanique automatisée. Une telle entreprise touche à des intérêts puissants et n'a aucun allié. Elle ne peut que déranger. Des ennemis acrimonieux se liguent contre elle et mettent sur pied une défense commune. Les capitalistes et les socialistes, les Indiens et les Chinois, les hommes politiques, les scientifiques et les techniciens sont d'accord sur ce point: le domaine technique, et avant tout celui de la mécanique automatisée, doit être étendu sans réserve, et de cette extension précipitée dépend notre avenir à tous. Mais quel avenir? Nous allons devenir dépendants dans une mesure et à des degrés que ce livre tente de décrire. Parallèlement, quelque chose d'autre se profile à l'horizon. L'extension du domaine mécanique ne présente plus pour nous de difficulté. Les problèmes qui subsistaient sont résolus et le procès de la réalisation de cet avenir rencontre de moins en moins de résistance. Nous atteignons donc

un état final qui peut être décrit comme celui de la saturation. Ce concept n'a pas seulement en chimie un sens bien défini; il va au-delà. Il nous permet de comprendre que nous passons d'une pensée qui surmonte des problèmes techniques à une autre, qui a pour objet les conséquences de cette conquête. Nous connaissons les lois des leviers. Nous devons explorer quelles sont les conséquences de ces lois sur la vie des hommes en société. Cette exploration dépasse toute question technique.

*La Perfection de la technique* a paru à Hinsdale (Illinois) en 1949 dans une traduction anglaise de Henry Regnery. Dans la correspondance avec des lecteurs américains, je fus frappé par leur candeur, tant dans l'approbation que dans le refus. Elle me semble aller de pair avec une absence de jalousie sociale propre à l'Américain et qui n'est peut-être pas un mérite puisque les gens disposant des ressources de tout un continent préfèrent se vouer à d'autres vices. Le public allemand lit peut-être plus méthodiquement et moins dans les grandes lignes. Nous sommes confinés dans un espace étroit, source de maints désagréments, tel le trop fréquent argument *ad hominem*, qui cherche à ébranler la relation entre l'auteur et son lecteur. En ces temps où la démocratie domine l'espace public, l'auteur se heurte à des exigences difficiles à satisfaire. Il doit se doter d'une peau d'éléphant sans perdre de sa sensibilité. Or les lecteurs exigeants ne sont pas toujours les meilleurs. Ils attendent de l'auteur la solution radicale à leurs propres besoins et difficultés, sont impatients et lui réclament ce que le *deus ex machina* réalise dans la tragédie grecque. Ils ne se satisfont pas du dévoilement de nouveaux états de choses, ils veulent des solutions rapides qui leur soient livrées par d'autres, prêtes à l'usage. Les solutions toutes prêtes, dont nous ne manquons pas aujourd'hui, sont l'affaire de l'inventeur technique. Dans le commerce et la vie des hommes entre eux, il n'y en a pas de toutes prêtes.

PREMIER LIVRE

LA PERFECTION DE LA TECHNIQUE



*Rappelez-vous : Une place pour tout, mais tout à sa place.*

Écrivez dans une remise à outils

I

LES UTOPIES techniques ne sont pas une denrée rare, comme le montre le survol de la littérature ; elles sont si courantes et lues avec tant d'avidité que l'on peut supposer un besoin général de telles lectures. On pourrait donc se demander pourquoi la technique précisément livre autant de matériaux à l'entendement travaillant utopiquement. En un temps plus ancien, ce matériau provenait de l'État, et le livre qui a donné son nom au genre, l'ouvrage de Thomas More *De optimo rei publicae statu, deque nova insula Utopia*<sup>1</sup>, était un roman de l'État. Dans le choix des objets, dans leur alternance, se reflète l'intérêt changeant qu'on leur porte. Cet intérêt n'est pas éveillé par la chose terminée, achevée, transparente dans son fonctionnement ; il ne se satisfait ni du passé ni du présent mais se tourne vers le possible dans le futur, et exploite les chances que ce futur annonce. L'utopie nécessite un schéma autorisant un prolongement rationnel, et la technique est actuellement le schéma de cette sorte le plus adéquat. Nul autre ne peut le concurrencer, car même l'utopie sociale perd de son éclat si elle ne s'appuie pas sur le progrès technique. Elle ne saurait y renoncer sans perdre sa crédibilité. L'ère du progrès technique n'est ni terminée ni accomplie, elle est là et en plein mouvement, et ce mouvement s'accélère à un rythme échevelé. Elle n'est pas identique au mouvement historique, plus large et incluant le domaine non technique, mais elle joue le rôle d'une sorte de forge et de martinet au service de ce mouvement.

1. *De la situation optimale de la république et de la nouvelle île Utopia* (1516).  
(Sauf mention contraire, les notes sont du traducteur.)

L'utopiste n'est ni un prophète ni un voyant, il ne l'est pas davantage lorsque ce qu'il avait prédit se réalise, lorsque ses prédictions s'avèrent vraies. Nul ne cherchera chez un Jules Verne ou un Bellamy les dons du prophète, car il leur manque à peu près tout ce qui le constitue, d'abord la charge, la vocation, conséquemment le savoir requis par la prophétie, et la langue dans laquelle elle s'énonce. Dans le meilleur des cas, ils devinent quelque chose et jouent avec le futur, qui pour eux ne saurait jamais être teinté de certitude, comme pour l'homme vivant et pensant religieusement. Ce qu'ils projettent dans le futur, c'est la possibilité émergeant dans le présent, qu'ils développent par un procédé logique, rationnel. Et il serait injuste d'exiger davantage de leur part. Si nous réclamons de prophéties et de visions qu'elles ne soient pas fallacieuses et se réalisent avec certitude, nous ne demandons rien d'autre à l'utopie qu'une certaine lueur de crédibilité et de vraisemblance qui satisfasse notre entendement. Car ce qui me semble franchement incroyable et invraisemblable suscite malaise et ennui ; s'en préoccuper n'en vaut pas la peine. Si le fantastique veut donc attirer notre attention et notre intérêt, il ferait bien d'en rechercher les moyens dans notre entendement. Il doit nous frapper par sa cohérence, sa rigueur dans l'enchaînement causal, la froideur intellectuelle de l'argument. Quiconque veut rendre l'invraisemblable vraisemblable doit user de sobriété dans l'exposé, de dépouillement du style. Ce sont généralement ces moyens auxquels l'auteur d'une utopie a recours pour nous attirer, qu'il nous mène sur la Lune, au centre de la Terre ou ailleurs. Il appelle la science à la rescousse pour dissimuler le fabuleux de sa fable.

Mais quelle est la part proprement utopique de l'utopie ? Elle réside dans une liaison de l'inconciliable, dans un franchissement des limites, dans les conclusions infondées tirées de suppositions contradictoires. Ici, le principe *A posse ad esse non valet consequentia*<sup>1</sup> n'a plus cours. Lorsque nous considérons une telle utopie, par exemple un roman de science-fiction, nous ne cherchons pas l'utopique dans le

1. Du pouvoir à l'être, la conséquence ne vaut pas.

schéma technique développé par l'auteur, comme on aurait pu le supposer. Quand il nous décrit des villes avec des chaussées roulantes, où chaque maison est une parfaite machine d'habitation, où chaque toit possède son propre aéroport, où chaque femme au foyer reçoit ses provisions dans la cuisine par un immense système de tuyaux, où la nourriture cuit d'elle-même ou est servie par des robots, quand il nous assure que ces villes sont érigées avec une substance qui luit d'une douce lumière dans l'obscurité et que les vêtements soyeux portés sont confectionnés à partir d'immondices ou de lait caillé, il n'est pas encore un véritable utopiste. Car que tout cela se réalise ou non reste du domaine de l'organisation technique et de ses possibilités. Nous nous satisfaisons du constat que ces réalisations sont pensables et écartons provisoirement la question de savoir ce que l'on gagnerait à les concrétiser. Le récit devient utopique lorsque l'utopiste quitte ce terrain et tente de nous convaincre que, par exemple, dans ces villes et ces maisons vivent de meilleurs hommes ignorant l'envie, le meurtre et l'adultère, et ne ressentant nul besoin de lois ni de police. Car il quitte ici le schéma technique à l'intérieur duquel il tisse sa fantasmagorie pour le relier de façon utopique à quelque chose d'autre. Quelque chose qui n'appartient pas à ce schéma et ne saurait jamais en sortir. C'est pourquoi Bellamy est un plus grand utopiste que Jules Verne, car celui-ci s'en tient plus étroitement au schéma technique. Un utopiste social tel que Fourier, croyait dur comme fer que si ses théories se voyaient acceptées et appliquées, l'eau de mer elle-même devrait se transformer en limonade sucrée, et les baleines, remorquer allègrement les navires. Il attribuait à ses idées une force supérieure au chant d'Orphée, même après que son phalanstère "La Réunion" se fut effondré. S'il avait un tant soit peu réfléchi, il aurait dû remarquer que les animaux marins ne peuvent vivre dans la limonade, fût-elle bonne, fabriquée à partir de citrons et non d'ersatz. Cette perspective est d'une mièvrerie repoussante. Une raison aussi extravagante est risible, à supposer que l'on ne fasse pas partie de ceux précisément qu'elle ruine. Nous devons cependant concéder que tout système suffisamment bien construit pour susciter

notre intérêt intellectuel doit contenir un grain de sel utopique. Les théories de Comte illustrent cela. Et d'autant plus aujourd'hui que le positivisme bat partout en retraite et, même dans les sciences particulières, doit ôter ce qu'il leur avait légué. Nous avons apparemment déjà dépassé ce troisième et ultime stade de l'évolution humaine, à savoir le stade positif, que Comte prétendait avoir atteint pour lui-même et ses théories, et sa devise : *Voir pour prévoir, prévoir pour prévenir*\*<sup>1</sup> n'a désormais guère plus de validité que l'ensemble de la hiérarchie naturelle des sciences qu'il avait établie. Les théories de Comte tendent au séparatisme ; elles manifestent en outre une assurance que nous avons perdue. Lorsque la vie pénètre de nouvelles zones de danger, tout se modifie, l'observateur et l'observation. Le positivisme est toujours une occupation réservée aux temps paisibles.

## 2

À LA LECTURE d'un récit utopique à notre époque, par exemple dans les livres d'un Wells ou d'un Huxley, quelles différences se font jour, au regard de ceux du XIX<sup>e</sup> siècle ? Ici, l'imagination va au-delà de tout ce qui est technique. Le futur n'est plus vu comme un paradis, les pronostics sont devenus plus sombres, trop sombres probablement. La confiance s'est évanouie, remplacée par des doutes obsédants. Wells, qui se sert d'une machine à voyager dans le temps pour explorer l'avenir, n'y rencontre nulle organisation technique bien pensée, bénéfique à tout le monde, mais un cannibalisme brutal et sans vergogne. Certes, les machines à voyager dans le temps sont une calembredaine. Elles supposeraient deux temps, un temps propre irréversible (celui de la vie) et un temps réversible (celui de la machine à voyager dans le temps). Avec le temps de la machine, je voyage donc dans le temps vital. Mais si je remonte un an en arrière, je me retrouve face à moi-même, chose que Wells n'avait pas imaginée, et je me promène

1. Les mots et phrases en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

en double exemplaire dans le paysage. Si j'emène avec moi dans la machine mon jeune Moi et retourne à nouveau un an en arrière, j'existe alors en triple. Et ainsi de suite *in infinitum*. Le cannibalisme en revanche est indispensable. Sans lui, la vie humaine ne saurait subsister, car à l'évidence l'homme se nourrit de l'homme et nous serons toujours de la nourriture les uns pour les autres. Mais quant à savoir si nous retomberons dans la forme polynésienne du cannibalisme ou adopterons celle bien plus répugnante décrite par Wells, c'est là une autre question. Le futur selon Huxley, postérieur à l'explosion de la bombe atomique, n'est pas moins noir. Une humanité affaiblie, devenue infantile et assujettie à d'obscurs fétiches, arrive à son terme. Tout ceci ne mange pas de pain, mais les images montrent une progression du scepticisme.

Laissons de côté les utopies pour le moment. Ce n'est pas d'elles mais du domaine technique qu'il faudra partir ici, ainsi que des représentations qui s'y associent, de celles que l'on rencontre aujourd'hui dans tout esprit moyen. Ici aussi, l'utopique ne manque pas, car des espoirs très anciens et nouveaux se lient au progrès technique. Quiconque place ses espoirs dans la technique – et l'espoir inclut une anticipation de l'avenir – doit garder à l'esprit qu'il est en droit d'en attendre ce que ses possibilités renferment, et rien d'autre. Il doit ôter ce qui relève de la chimère et n'a aucun lien avec ses buts et ses objectifs. S'il ne s'y applique pas, il voyage avec des machines dans la mythologie construite par l'entendement. Comment ceci arrive, c'est ce qui doit être montré ici.

Selon une croyance universellement répandue aujourd'hui, on pense non seulement que la technique enlève du travail à l'homme, mais aussi que cette diminution du travail entraîne un gain de loisir et de libres occupations. Chez beaucoup de gens cette croyance a quelque chose d'inébranlable et d'invérifié; partout où elle transparait, on sent qu'elle constitue l'un des fondements qui sous-tendent le progrès technique, le justifient et proclament une conception optimiste de l'avenir. On comprend aisément que l'intérêt d'une mécanique qui ne profite pas à l'homme ne paraisse évident pour personne, et qu'ici la confiance doit

prendre le relais. Il s'agit pourtant d'une allégation dont la validité n'est pas prouvable et qui ne devient pas plus plausible par sa constante répétition. Le loisir et la libre occupation sont des états réservés à certains, qui ne sont pas accordés d'emblée et n'ont en soi aucun lien avec la technique. Un homme à qui l'on ôte du travail n'en devient pas pour autant capable de loisir, n'acquiert pas de ce seul fait la faculté de consacrer son temps à une occupation libre. Le loisir n'est pas simple oisiveté, un état que l'on pourrait qualifier négativement ; il suppose une vie de loisir dédiée aux muses et à l'esprit par laquelle il devient fécond et acquiert sens et dignité. Un *otium sine dignitate*<sup>1</sup> n'est que paresse stérile et futile, et confirme le vieil adage selon lequel l'oisiveté est la mère de tous les vices. Le loisir n'est pas non plus, comme beaucoup le présument, une pause dans le travail, un temps délimité ; mais plutôt, selon son concept, illimité et indivisible, et source de tout travail sensé. Il est le prérequis de toute pensée libre, de toute libre activité. De ce fait, très peu en sont capables, et la plupart de ceux qui ont gagné du temps ne font rien d'autre que de le tuer. Tout le monde n'est pas né pour une libre occupation, sinon le monde serait autrement ordonné et montrerait un autre visage. Donc, même si la technique nous ôte du travail, rien ne garantit que nous profitons du temps gagné comme d'un loisir, que nous dédions ce temps au divertissement, aux muses et à l'esprit. L'ouvrier devenu chômeur qui ne possède pas cette faculté n'est pas un philosophe cynique sautant de joie devant son tonneau lorsqu'il apprend qu'il n'est plus obligé de travailler et qu'en outre, il perçoit de l'État une allocation chômage lui permettant d'acheter son pain et ses poireaux. Il dépérit bien plutôt, parce qu'il ne sait que faire du temps vide qui l'assaille. Non seulement il n'a aucune façon de l'employer mais ce temps lui est également nuisible. Il perd courage et se sent déclassé parce qu'il n'accomplit plus sa destination. Il n'a ni la force ni l'envie d'agir librement, et parce qu'il n'a gagné que du temps vide, il se voit exclu de tout loisir et de cette plénitude de la libre

1. Loisir sans dignité.

occupation garantie par la pensée. La diminution du travail, le loisir et la libre occupation ne sont donc aucunement corrélés, de même qu'il n'existe aucun lien entre le mouvement plus véloce et l'élévation de la moralité ou entre l'introduction du télégraphe et le foisonnement d'idées claires.

En revanche, il est sans doute judicieux de se demander si grâce à nos procédés techniques, le travail augmente ou diminue quantitativement. Dans un premier temps, cette question ne se rapporte qu'approximativement à la masse du travail mécanique et manuel. Le travail mécanique et le travail manuel doivent être ici séparés parce que la question, telle que généralement posée, débouche sur l'affirmation selon laquelle l'emploi de machines réduit le travail manuel. Il nous faut aussi faire abstraction de ce que le travail, conformément à son concept, a quelque chose d'illimité ou du moins de difficilement délimitable, qu'il y a toujours plus de travail que l'homme ne peut en réaliser et que la situation historique détermine dans quelle mesure les efforts doivent être accrus. Nous ne mentionnons pas non plus la différence capitale entre le travail forcé et le travail libre, qui sera traitée dans la seconde partie de cet ouvrage ; cependant, nous remarquons déjà ici que le travail libre ne cesse de décroître et n'existe plus qu'en quantité restreinte, tandis que le travail forcé se montre capable d'une extension limitée par la seule mort ou la destruction de l'homme. Nous devons tenter de mesurer le degré de contrainte réelle à laquelle l'homme est assujéti par le processus de travail au sein de sa machinerie ; une opération délicate dont on ne saurait venir à bout seulement par des mesures exactes du temps de travail. Enfin, nous ne devons pas nous laisser aller à tirer des conclusions hâtives à partir des définitions et des délimitations légales du temps de travail posées pour le travail mécanique et manuel, car ces délimitations légales ne disent encore rien de la quantité de travail effectivement accompli, ni ne nous apprennent quoi que ce soit sur la sollicitation à laquelle l'homme est exposé en outre par l'organisation technique en dehors de son temps de travail. Par exemple, la revendication des mineurs qui exigent un temps de travail plus court est justifiée, et les arguments objectés, à savoir que les mineurs sont moins sollicités

manuellement et jouissent d'une meilleure prise en charge, sont infondés. Le travail dans des puits toujours plus profonds et plus chauds n'est pas devenu plus aisé, et le travail à la perforatrice à air comprimé n'est pas plus facile que celui réalisé à la main et avec une pelle. Un mineur qui travaille sous terre a droit à un temps de travail plus court qu'un ouvrier à la lumière du jour.

Selon l'opinion générale, on travaillait autrefois davantage qu'aujourd'hui, c'est-à-dire plus longtemps et plus dur, et lorsque nous étudions les données détaillées à ce sujet, nous constatons que cette opinion est souvent justifiée, là où le travail mécanique a chassé le travail manuel. Mais de telles données nous induisent en erreur. Nous devons écarter tout cas particulier et considérer l'organisation technique comme un tout interdépendant. Nous reconnaitrons alors qu'il ne saurait être question d'une diminution de la quantité de travail, qu'au contraire cette quantité de travail, précisément par le progrès technique, augmente constamment, et que, par conséquent, lorsque le processus technique de travail entre en crise, le chômage progresse. Pourquoi personne ne prend-il cette augmentation en compte? L'homme qui contemple une machine est prisonnier d'une illusion naïve. Il ne fait aucun doute qu'une machine produit incomparablement plus de bouteilles qu'un souffleur de verre qui, jusqu'ici, les soufflait avec peine. La production d'un métier à tisser mécanique est sans commune mesure avec celle d'un tisserand à l'aide de son métier manuel, et l'ouvrier d'une filature surveille plusieurs machines en même temps. Une batteuse travaille plus régulièrement et plus vite que les paysans qui jusqu'alors battaient leurs moissons au fléau. Mais de telles comparaisons sont puérides et indignes d'un homme pensant. La machine à produire des bouteilles, le métier à tisser mécanique et la batteuse ne sont que les produits finaux d'un processus technique global requérant une quantité de travail immense. Comparer les performances d'une machine spécialisée à celle d'un travailleur manuel est absurde et ne mène à rien. Tout produit technique touche à l'ensemble de l'organisation technique, chaque bouteille de bière ou costume la présuppose. De ce fait, aucun processus de travail ne peut être isolé et considéré

indépendamment de cette organisation, existant pour soi comme Robinson sur son île. Les quantités de travail investies dans un produit technique fini sont largement dispersées. Elles ne se limitent pas aux quantités de travail nécessaire à sa production, mais se répartissent tout au long de la chaîne de montage que l'organisation technique déploie autour de la planète.

Nul ne doute que cette part mécanique croissante dans le travail a prodigieusement crû. Or comment aurait-elle pu augmenter sans que le travail manuel n'en fasse de même, puisque la main de l'homme est l'outil des outils, cet outil créateur de l'instrument technique total et qui le tient. Tout bien considéré, le travail à la machine n'entraîne pas une diminution du travail manuel, quel que soit le nombre d'ouvriers employés mécaniquement. Il ne fait qu'éliminer le travailleur manuel là où le travail peut être accompli mécaniquement. Mais la charge retirée ici ne disparaît pas par magie, elle se déplace là où le travail n'est pas accompli mécaniquement. Elle augmente dans la mesure où la quantité de travail mécanique augmente, non comme travail manuel autonome mais comme surcroît de travail sur les mécanismes. Nul besoin de calculs savants pour s'en convaincre ; il suffit d'observer attentivement le rapport de l'opération individuelle de travail à l'organisation technique. Quiconque s'y emploie, constate que le progrès de la mécanisation entraîne un surplus de travail manuel au service de la mécanique. Que celui qui a des doutes se remémore que nos méthodes de travail ne sont pas limitées à un peuple ou à un continent, qu'elles s'efforcent d'asservir tous les peuples de la Terre et que nous nous déchargeons de la plus grande partie des travaux pénibles et vils en les transférant sur les épaules de ceux qui n'ont pas inventé l'organisation technique.

## 3

DE toutes les représentations associées au progrès technique, celle de la richesse est sans doute la plus profondément enracinée. Qui doute que l'industrie accroisse le bien-être, et ce d'autant plus que l'industrialisation

s'étend par le progrès technique? Personne, à moins de se trouver à un endroit où une mauvaise conjoncture a sapé la confiance à la racine. Il y a de toute évidence des situations historiques et économiques qui encouragent cette pensée, et des conjonctures favorables qui semblent la conforter et la confirmer. L'une d'elles, la plus féconde, reposait sur l'avance dans la technicisation de certains peuples européens grâce à leur travail; elle était le fruit d'un monopole qui n'a pu être maintenu et se dissipa d'autant plus vite que la pensée technique se répandit sur Terre. La caractéristique commune à toutes ces conjonctures est l'exploitation d'une situation favorable.

Le concept de conjoncture, c'est-à-dire d'une conjonction de données et de faits économiques de grande ampleur dont la modification influe sur l'offre et la demande, les prix et les conditions de travail, est devenu une préoccupation majeure à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est alors qu'apparaissent, à la vue de tous des personnes décrites comme des profiteurs, qui cherchent à tirer bénéfice des conjonctures bonnes et mauvaises. Ce que les socialistes reprochent au capitalisme, ce sont les conjonctures changeantes, mauvaises donc, car on ne reproche jamais les bonnes à quiconque. Les mauvaises encouragent l'idée d'une économie planifiée, libre de toute conjoncture. Peut-être est-ce également le cas pour les bonnes, car toute économie ressemble au mauvais temps qui affecte même les faces exposées au sud. Dans le domaine technique, les conjonctures s'amenuiseront dans la mesure où un minimum de biens à distribuer sera disponible, où les prix seront fixés et où chacun sera tenu de travailler. Plus le plan sera médiocre, moins les conjonctures seront visibles; au contraire, elles le seront d'autant plus sur le marché noir, florissant en dehors du plan. Nul doute que là où tout est disponible à profusion, aucun plan n'est nécessaire, mais telle n'est pas notre situation. Nous y reviendrons.

Pour aller au fond des choses, il faut se demander ce qu'est la richesse. Les représentations afférentes ont quelque chose de flou provoqué par la confusion et le mélange des concepts. Les gens qui tiennent toute ontologie pour billevesée refusent également d'entendre que la richesse, selon

son concept, est soit un être soit un avoir. C'est pourtant par là qu'il faut commencer. Si je conçois la richesse comme un être, à l'évidence je ne suis pas riche parce que je possède de nombreuses choses, tout avoir dépend plutôt de mon être riche. La richesse ne s'abat pas sur les gens puis s'envole, elle est innée et n'est guère assujettie à la volonté et à l'effort. Elle est une richesse originelle, un surplus de liberté qui irradie chez certaines personnes. Richesse et liberté sont si étroitement et inséparablement liées que je suis capable d'évaluer toute sorte de richesse selon le degré de liberté qui y réside. En ce sens, la richesse peut être identique à la pauvreté, c'est-à-dire qu'un être riche est compatible avec un non-avoir, une absence de possession. Homère ne pense à rien d'autre lorsqu'il qualifie le mendiant de roi. Et seule cette richesse qui m'est attribuée dans l'ordre de l'être est une richesse dont je puis disposer et jouir dans sa pleine mesure. Car tant que la richesse consiste en un avoir, la capacité d'en jouir ne l'accompagne pas encore, elle fait fréquemment défaut. Là où la richesse est un rang, elle a également cette stabilité non soumise au changement ou au hasard. Elle est aussi durable et stable que les trésors caractérisés par une non-sensibilité et non-soumission à l'outrage du temps. Si elle repose sur un avoir, on peut me l'ôter à tout moment. La plupart des gens croient que la richesse provient de l'enrichissement, une erreur qu'ils partagent avec toute la plèbe de ce monde. Seule la pauvreté peut s'enrichir. Par analogie avec le concept de richesse, celle-ci consiste soit en un non-être soit en un non-avoir. En tant que non-être, elle ne peut être conçue comme identique à la richesse consistant en un être. Comme non-avoir, elle peut y être identique là où le non-avoir coïncide avec un être riche.

Dans les langues indo-européennes, la richesse est conçue comme un être. Dans la langue allemande, *reich* (riche) et *Reich* (règne, royaume, empire) ont la même origine. "Riche" ne signifie ici rien d'autre que "puissant, noble, royal", comme nous le montre le mot latin *regius*<sup>1</sup>. Or *Reich*

1. Royal.

équivalait au latin *rex* et au sanscrit *rajan*, signifiant "roi". La richesse [*Reichtum*] n'est par conséquent rien d'autre que le pouvoir et la force royaux des hommes régnants. Cette signification originelle a certes été recouverte et n'apparaît plus dans l'usage linguistique des économistes, qui assimilent la richesse à un avoir économique; pourtant quiconque a vu luire au fond des choses la conception plus profonde refusera cette conception vulgaire. Posséder, avoir de l'argent est et sera toujours méprisable là où l'argent atterrit entre les mains de la pauvreté, comprise comme non-être. Le signe infaillible de la richesse est qu'elle prodigue l'abondance comme le Nil. C'est la nature royale de l'homme, parcourue de veines d'or. La richesse ne saurait être créée par ces hommes nés uniquement pour la consommation, par de simples consommateurs.

Laissons ce discours de côté, qui reste lettre morte et ne rassasie aucun affamé. Aujourd'hui encore, nous ne manquons pas d'affamés. Puis-je devenir riche, que ce soit par le travail ou par autre chose? Il est difficile de devenir riche par le travail, mais pas impossible si la chance s'en mêle un peu. Je peux devenir riche si je conçois la richesse comme un avoir. Ce que je n'ai pas, je peux effectivement l'avoir plus tard. Et ce que je n'ai pas, j'ai pu l'avoir autrefois. Nous devons la définition la plus sagace de la richesse consistant en un avoir à Aristote; il la définit comme une multitude d'outils<sup>1</sup>. Il est remarquable qu'il donne une définition technique et non économique de la richesse.

La technique, pour revenir à notre sujet, est-elle identique à une multitude d'outils? Elle ne manque pas d'outils, même s'ils doivent être compris dans un sens différent de celui du Stagirite, car celle-ci ne vise pas l'appareillage technique ni la machinerie. Elle provient de l'artisanat et est pensée pour l'artisan. Mais elle reste utilisable puisque même l'automate le plus fonctionnel nécessite une intervention manuelle. La technique est-elle autre chose qu'une rationalisation des méthodes de travail pour lesquelles les mains et les outils manuels étaient autrefois indispensables?

1. *Politique*, I, 4, 1253b, 30-35.

Mais quand a-t-on jamais créé de la richesse par la rationalisation? La technique est-elle un signe distinctif de la richesse? Provient-elle d'une profusion à laquelle elle travaille, d'une méthode qui se met en œuvre partout où le manque se fait sentir, où l'indigence règne? Quand le travailleur en vient-il à rationaliser la marche de ses opérations? Lorsqu'il veut et doit économiser du travail, lorsqu'il remarque qu'il peut parvenir au même produit par un chemin plus court, plus facile, moins cher. Mais comment la richesse peut-elle provenir de la propension à faire quelque chose à meilleur marché? Par un accroissement du rendement du travail et de biens, nous dit-on. Mais en quoi est-ce nécessaire? Parce que tout est disponible à profusion ou parce qu'il y a trop peu de choses? Si la réalisation était si sûre, si bon marché, ne devrions-nous pas nager dans la richesse, puisque plusieurs générations ont travaillé avant nous? Si nous pouvions devenir riches par la rationalisation des méthodes de travail, par l'accroissement de la production, par l'augmentation du rendement, nous le serions depuis longtemps car la quantité de travail mécanique et manuel produit croît depuis longtemps. Et les signes de richesse devraient être ostensibles. Or de tout cela, il n'est pas question. Le verbiage de la rationalisation et de la production reste pur bavardage si on ne tient pas compte de la consommation croissante qui gouverne tout le processus. Nul ne produit quelque chose dans l'économie sans avoir anticipé la consommation de cette chose, il devra sinon en assumer les conséquences. En dehors du fait que le progrès technique enrichit un groupe, restreint et parfois déplaisant, d'industriels, d'entrepreneurs, d'inventeurs et de cadres, on ne peut conclure qu'il produit de la richesse. Nous ferions fausse route si nous allions jusqu'à concevoir la technique comme créée par une race princière d'hommes, ou si nous rangions le scientifique, le savant, l'inventeur, parmi les gens naturellement prodigues. Ils ne le sont pas; leur savoir n'entretient aucun lien avec la richesse. La science elle-même appelle un nouvel examen, puisqu'il faut considérer à quel point ses disciplines ne font que suivre la marche d'une division croissante du travail, dans quelle mesure donc, elle est elle-même le résultat de la rationalisation.

On ne saurait créer de la richesse par une augmentation de la production et du rendement du travail là où cette augmentation est la conséquence d'un manque à combler urgemment, là où elle suppose une hausse de la consommation. Toute action de rationalisation est la conséquence d'un manque. L'édification et le développement de l'appareil technique ne sont donc pas seulement le résultat d'une tentative de prise de pouvoir par la technique, ils sont en même temps la conséquence d'une situation de détresse. C'est pourquoi notre technique nous confine au paupérisme. Celui-ci ne peut être surmonté par aucune discipline technique ; il est inhérent à la chose même, il accompagne l'ère de la technique jusqu'à sa fin. Il va de pair avec elle sous les traits du prolétaire, de l'homme sans feu ni lieu, ne disposant que de sa force de travail nue et lié au progrès technique à la vie à la mort. De ce fait, que l'appareil technique se trouve entre les mains du capitaliste ou entre celles du prolétaire, ou qu'il soit dirigé directement par l'État, ne fait aucune différence. Le paupérisme persiste parce qu'il est conforme à la chose, fruit de la pensée technique, qui est rationnelle. De bonnes conjonctures peuvent l'adoucir, les mauvaises le rendront oppressant. La pauvreté a certes toujours existé et existera toujours, celle qui, selon son concept, est un non-être, est toujours présente et inéliminable. Mais celle liée au progrès technique a quelque chose de singulier permettant de la distinguer. On ne peut en venir à bout par le déploiement de la pensée rationnelle, ni par la plus rationnelle des organisations du travail.

## 4

LA CROYANCE selon laquelle, par l'organisation technique, on peut créer quelque chose située hors de sa détermination technique et qui la dépasse, demande à être examinée. Des déterminations techniques agissent partout sur l'homme, le transforment, et ce de telle sorte que, pour servir ces déterminations, il doit être éduqué. Mais il convient de définir la part revenant à l'illusion. La confiance dans le pouvoir miraculeux de l'organisation